

Devant la cause, son image **No, Chili, France | États-Unis, 2012, 1 h 57**

Jérôme Delgado

Number 284, May–June 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2013). Review of [Devant la cause, son image / No, Chili, France | États-Unis, 2012, 1 h 57]. *Séquences*, (284), 40–41.

No Devant la cause, son image

Éléments de fiction, archives historiques et une bonne dose de neutralité politique composent **No**, lancé à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 2012 et cité comme finaliste à la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. C'est la victoire d'un refus, une histoire arbitrée par le pouvoir des médias et la fin d'un chapitre sombre du Chili.

JÉRÔME DELGADO

Fiction politique ancrée sur des faits réels vécus par le Chili de 1988, **No** a des airs de documentaire engagé. Le regard sur cette époque charnière de l'histoire du pays andin place le récit d'un côté bien précis de l'échiquier, celui des opposants au régime. Or, le principal protagoniste, un jeune publiciste qui n'a rien du combattant militant malgré sa bouille barbue un brin révolutionnaire, est un personnage ambigu, observateur peu enclin à s'imbiber de la cause.

En 1988, quinze ans après avoir pris le pouvoir grâce à un coup d'État sanglant, Augusto Pinochet met en place un référendum sur sa présidence, une sorte de plébiscite sur sa personne et ses politiques de droite. Ce soudain souci de démocratie mettra fin au régime de terreur et de violence qu'il avait instauré en 1973. De ce fait, il est d'usage de dire que Pinochet est le seul dictateur à avoir quitté lui-même le pouvoir. Ce qui n'est pas rien.

Le film de Pablo Larraín, dernier opus d'une trilogie sur les conséquences des années Pinochet – après *Tony Manero* (2008) et *Santiago 73, post mortem* (2010) –, raconte l'histoire du mouvement qui sera venu à bout du dictateur. Le réalisateur a sagement opté pour la retenue. Pas de discours grandiloquents, pas de héros surnaturels. Il donne à peine à voir les vrais

leaders politiques. À part un document d'archives à la fin du film, nomme-t-il Patricio Aylwin qui est pourtant celui qui aura mené la coalition de gauche et éventuellement succédera à Pinochet comme président? Pas sûr. Cette approche fait de la bataille du «No» une histoire du peuple, d'un ensemble d'individus, plutôt que celle d'un chef charismatique. Il s'agit d'une histoire d'instinct, plutôt que d'une affaire de théories.

Le récit, qui met en scène néanmoins un homme et ses idées, est une adaptation d'une pièce d'Antonio Skármeta, l'écrivain chilien exilé après le coup d'État et déjà à l'origine d'un beau succès au cinéma (*Il postino* de Michael Radford, 1994). Campé par le charismatique Gael García Bernal, René Saavedra, le personnage central, est de nature réservée et s'exprime seulement quand c'est nécessaire. C'est lui, publiciste de réputation, qui conçoit la campagne du No. Et si la victoire de ce camp est un peu sa victoire, une victoire d'image et de message, Saavedra joue les profils bas. Il n'a rien du Che Guevara personnifié par García Bernal dans *Diarios de motocicleta*. Ni mythique, ni séducteur; plutôt un jeune père divorcé, solitaire, presque maladroit.

C'est son flair qui le guide, qui impose sa vision, celle de faire du No quelque chose de positif, de joyeux, malgré les horreurs



Saavedra joue les profils bas



sous Pinochet, malgré les disparus, la torture, la haine. Saavedra n'a que faire de ce passé, ni des idéaux de gauche, lui qui s'inquiète surtout du sort de sa voiture lorsque la police vient perturber une assemblée populaire. Son plan repose sur les principes de la publicité et dépend d'une esthétique habituellement associée à la vente d'une boisson gazeuse – jolies filles, couleurs vives, musique racoleuse. Son logo, l'arc-en-ciel, rompt avec la noirceur de la violence. Son slogan, «Aujourd'hui, le Chili pense à son avenir.», Saavedra le répète à toutes les sauces. Comme s'il n'était, finalement, que l'homme d'une seule idée.

Ça prend un certain culot pour montrer la fin de Pinochet comme le résultat d'une opération d'image. Pablo Larraín, fils de l'après-coup d'État – il est né en 1976 –, ne cherche pas à régler des comptes, pas plus qu'à discréditer la gauche. La victoire du No serait, dans la manière qu'il la raconte, une victoire médiatique. Sans doute une des premières, alors qu'à l'époque, les écrans n'ont pas encore envahi le quotidien.

Le cinéaste a opté pour tourner avec des caméras vidéo analogiques. Le rendu, fort en grain et de format presque carré, correspond à l'espace-temps évoqué. La caméra bouge, s'agite. Les couleurs sont délavées. Souvent à contre-jour, les plans respirent une certaine authenticité, même si parfois Larraín semble abuser de la surexposition et de certains tics, comme celui de nous jeter le soleil à la figure. Cette esthétique «maison», amateur, nous plonge néanmoins dans ces années où le matériel vidéo devenait plus accessible et où on apprenait à s'en servir.

Le cinéaste a su bien intégrer les archives. La manière est simple: un plan de téléviseur d'abord, les documents historiques occupant tout l'écran ensuite. Larraín n'hésite pas à faire usage de cette histoire télévisuelle, arrivant même à marier les époques.

Images de 1973 ou documents de 1988, pour nous, aujourd'hui, c'est du pareil au même, ou presque. Les deux font partie de l'histoire. Le réalisateur n'a sans doute pas cherché à nous confondre. Il ne fait que rappeler à quel point notre mémoire en est une visuelle, surtout maintenant que tout s'archive, même dans un téléphone. Sans doute, seuls les Chiliens qui auront vécu cette campagne sauront si les pubs montrées sont véridiques. La finesse du travail de réalisation, de la cinématographie et du montage donne à ce récit, bâti sur la fiction et sur la réalité, sa complétude.

La technologie joue un rôle prépondérant dans le film, à la fois, donc, à travers la facture visuelle et l'intrigue. La guerre que se livrent les deux camps passe par des batailles à la télé et c'est celui qui apprend à mieux apprécier les machines qui peut espérer sortir vainqueur. Le meilleur à ce jeu, c'est Saavedra, lui que l'on voit plus d'une fois occupé à faire rouler le train électrique de son garçon. Son vis-à-vis, campé par un fidèle de Larraín (Alfredo Castro), est un second violon qui ne cherche qu'à suivre le tempo. Scènes emblématiques: celles du jour du scrutin. Une panne plonge dans le silence les ordinateurs et donne à voir un régime en fin de parcours, incapable de survivre au débat médiatique. Lorsque les ordinateurs se remettent en marche, que la télé revient en ondes, la défaite de Pinochet est annoncée. Et le publiciste vainqueur, sobre et en retrait, savoure sa victoire.

■ **Origine:** Chili / France / États-Unis – **Année:** 2012 – **Durée:** 1 h 57 – **Réal.:** Pablo Larraín – **Scén.:** Pedro Peraino, d'après la pièce *El plebiscito* d'Antonio Skármeta – **Images:** Sergio Armstrong – **Mont.:** Andrea Chignolo – **Mus.:** Carlos Cabezas – **Son:** Miguel Hormazábal – **Dir. art.:** Estefanía Larraín – **Int.:** Gael García Bernal (René Saavedra), Alfredo Castro (Lucho Guzmán), Luis Gnecco (José Tomás Urrutia), Antonia Zegers (Verónica) – **Prod.:** Juan de Dios Larraín, Daniel Marc Dreifuss – **Distr. / Contact:** Métropole.